

son cœur, se propose autre chose que de se distinguer ? Pourvu qu'il s'éleve au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants il est athée, chez les athées il serait croyant." (Emile, Liv. 1er.)

C'est donc un fait certain, également fondé sur la raison et l'expérience, que le petit nombre de ceux qui peuvent s'appliquer à la recherche du vrai, ne trouvera toujours que des lambeaux, et jamais un système complet des vérités religieuses, morales et sociales.

Mais supposons le contraire, et concevons qu'un nombre quelconque de sages est parvenu enfin à trouver un ensemble suffisant sur Dieu, l'homme et le monde. Le pourront-ils enseigner utilement au genre humain ? Voyons. Il leur faudrait, pour y réussir, quatres choses que voici : 1o Une entente, une union permanente; 2o Un zèle constant et généreux; 3o Une vie exemplaire; 4o Une autorité capable de réduire les esprits rebelles à la vérité. Nous est-il permis de penser que nous verrons jamais réunies ces conditions diverses dans les maîtres dont nous parlons ? En premier lieu, quant à l'accord permanent, il faut un miracle permanent aussi pour l'obtenir car, comme il est naturellement impossible, ainsi que nous l'avons fait voir, que de libres penseurs s'unissent dans une même foi touchant les différents objets de leurs investigations, ainsi il est naturellement impossible que cette union, si jamais elle était réalisée, subsiste longtemps. Indépendamment de beaucoup d'autres causes que je pourrais signaler, l'instabilité naturelle de l'esprit humain suffisrait seule à la détruire.

2o. Dans toute la période ancienne jusqu'à Jésus-Christ, les philosophes ont montré la plus déplorable indifférence à instruire le peuple. Satisfaits d'inoculer leurs opinions à quelques adeptes, ils s'inquiétaient peu des erreurs monstrueuses du vulgaire qu'ils méprisaient profondément. C'était chez eux, ils le croyaient, un acte de souveraine prudence de dérober leur vraie doctrine à la foule. Dans ce dessoin, ils professraient en public les croyances les plus absurdes de la multitude. Sur le point de mourir, Socrate ordonnait à ses amis qui l'environnaient d'offrir pour lui un coq à Esculape. (1)

Dans les temps modernes, en dehors de la sphère religieuse, la même indifférence pour l'enseignement doctrinal populaire règne partout. Je vois bien, il est vrai, des philosophes et des sectes philosophiques travailler ardemment à détruire ce qui existe. Mais s'agit-il ensuite de reconstruire, de formuler, de proposer et d'implanter dans les âmes un symbole positif, on n'aperçoit plus que froideur et indifférence.

Les maîtres que nous avons supposés en possession d'un ensemble complet de doctrine, seront-ils plus dévoués ? Sur quel fondement le pourrions-nous affirmer ? Pourquoi ne ressembleraient-ils pas à l'universalité de ceux qui les ont précédés ? C'était une entreprise surnaturelle de vouloir découvrir la vérité complète ; que sera-ce de prétendre la faire accepter par le genre humain ? Quelle ignorance profonde et universelle il faudra éclairer ! Que de vieux préjugés, que d'opinions favorites l'on devra combattre ! Que de passions rebelles il faudra vaincre ! que de contradic-

tions l'on aura à essuyer ! que de luttes à soutenir ! que d'injures et de mépris à dévorer ! que de persécutions cruelles peut-être à souffrir ! Combien de fois, pour s'encourager soi-même, au milieu de ses rudes travaux, l'on n'aura d'autre perspective que l'exil, la prison ou la mort ! Qui donc pourrait allumer dans le cœur de nos sages un amour du vrai si ardent et si pur, qu'ils en rissent pour lui à ce degré d'héroïsme surhumain ? Où trouver la raison suffisante d'un effet si étonnant ? Il n'y en a pas dans la nature ; et par conséquent nous devons conclure que nos maîtres de sagesse n'auront pas le zèle constant et généreux nécessaire pour persuader ce qu'ils savent.

3o. A un amour extraordinaire de la vérité, il faudrait joindre des exemples éminents de vertu. Si le genre humain n'avait pour ses docteurs une haute estime, à peine daignerait-il prêter l'oreille à leurs leçons. Supposons même qu'il s'y rendit attentif, l'unique moyen de le persuader après l'avoir convaincu, c'est de lui offrir constamment le touchant spectacle d'une vertu sans tache. Or, dans le passé, trouve-t-on un seul philosophe de tout point irréprochable ? Que de nusages, au jugement de plusieurs, obscurcissent la vertu du fils de Sôphronisque lui-même, personification tant vantée de la sagesse antique ! L'histoire contemporaine est-elle plus favorable à la philosophie ? Les représentants principaux sont-ils exempts de vices considérables, et leur front brille-t-il de l'aurore des vertus parfaites ? Ont-ils vaincu l'orgueil, l'amour de l'argent et du plaisir ? Ne les voit-on jamais sacrifier comme la foule à l'ambition et à la fortune ? Peut-on admirer en eux une inflexible droiture ? Ont-ils pour Dieu une religion profonde, et pour les hommes un dévouement aussi généreux que pur et modeste ? Il n'y paraît guère, de leur propre aveu. En appeler à l'avenir serait folie. Des causes identiques doivent produire dans les mêmes circonstances des résultats semblables. Vous ne pouvez donc pas attendre de la constitution humaine des effets radicalement différents de ceux qu'elle a produits jusqu'à ce jour. Les philosophes seront plus tard ce qu'ils ont été constamment et généralement par le passé, et ce qu'ils paraissent encore aujourd'hui, je veux dire idolâtres, à divers degrés, de leur moi individuel. La pratique chez eux ne saurait donc recommander et confirmer suffisamment les théories qu'ils enseignent.

4o. Enfin en dernier lieu, la méthode par eux nécessairement suivie est un invincible obstacle à l'acceptation de leur doctrine par le grand nombre. Ils en appellent, et ne peuvent point ne pas en appeler au libre examen de leurs auditeurs. Or, quoique la constitution intellectuelle de chaque individu humain soit radicalement la même, toutefois il y a des variétés sans nombre, d'où naissent aussi d'innombrables oppositions à l'enseignement en soi le meilleur.

Dans cet état de choses, s'il nous venait du ciel, selon le vœu des plus sages païens, un précepteur dûment autorisé par la vérité souveraine, un maître qui exhibât de sa mission surnaturelle des titres certainement authentiques, serait-ce nous dégrader que de nous faire ses disciples et de lui donner créance pleine et entière ? Oui, s'écrient de concert les individualistes et les humanitaires. La raison vous fut donnée par l'Éternel pour vous conduire dans la recherche du vrai. Y renoncer pour suivre une lumière étrangère, si tant est pourtant

(1) Phédon, à la fin.